

Philosophie du langage et de la connaissance

M. Jacques BOUVERESSE, professeur

A. Cours

Le cours de cette année a été consacré à la continuation du travail entrepris l'année dernière sur Gödel. Les leçons de l'année 2004-2005 avaient eu pour objet principal un exposé des incertitudes et des ambiguïtés qui affectent les notions de « complétude » et d'« incomplétude » elles-mêmes, au moment où Gödel — si l'on peut dire — entre en scène, et s'était achevé sur la constatation de l'importance d'une distinction comme celle que Hintikka propose de faire entre la notion de « complétude descriptive », qui est, à ses yeux, la notion importante, et la notion de « complétude déductive », qui l'est nettement moins. On a commencé par compléter la description de la situation en regardant de près le contenu d'un manuscrit de Carnap, rédigé en 1928 et intitulé « Untersuchungen zur allgemeinen Axiomatik » (Recherches sur l'axiomatique générale), que Gödel a eu entre les mains et dans lequel Carnap s'intéresse aux relations qui existent entre trois espèces de complétude qui sont discutées avant 1930 : le monomorphisme (*Monomorphie*), la décidabilité (*Entscheidungsdefintheit*) et la non-ramifiabilité (*Nicht-Gabelbarkeit*). Ces trois notions sont empruntées à la première édition du livre de Fraenkel, *Einleitung in die Mengenlehre* (1919), et c'est probablement dans les écrits de Fraenkel et de Carnap qu'on trouve les discussions les plus intéressantes et les plus éclairantes sur les différentes notions de complétude. La discussion de Carnap est originale et novatrice, mais elle est en même temps très révélatrice du manque de clarté qui règne à l'époque et elle constitue un bon moyen de mesurer le progrès considérable qui va être réalisé d'un seul coup grâce à Gödel.

Une des raisons pour lesquelles la démonstration de la complétude sémantique du calcul des prédicats du premier ordre a mis si longtemps à être obtenue a été, selon Gödel, la tendance très répandue dans le milieu mathématique et logique, à considérer comme suspecte et même peu intelligible, la notion de vérité mathématique, pour autant qu'elle se distingue de la notion de démontrabilité. On peut

constater, en lisant le manuscrit de 1928, que, quand il est question de la relation exacte qui existe entre les deux notions de vérité (ou validité) logique (ou logico-mathématique) et de démontrabilité, Carnap a tendance à la réduire plus ou moins à l'opposition entre deux points de vue différents (le point de vue « absolutiste » et le point de vue « constructiviste »), entre lesquels il n'a pas vraiment envie de choisir, sur un même concept, alors que Gödel estime, pour sa part, que, pour formuler et réussir à résoudre le problème de la complétude, il fallait être persuadé dès le départ qu'il s'agit réellement de deux concepts différents, qui, même s'ils sont peut-être coextensifs dans le cas du calcul des prédicats du premier ordre, ne doivent en aucun cas être confondus. « Les formalistes, remarque-t-il, considéreraient la démontrabilité mathématique comme une *analyse* du concept de vérité mathématique et n'étaient par conséquent pas dans la position qui permettait de distinguer les deux. »

Autrement dit, si on considère la vérité mathématique comme la forme analysée et la démontrabilité formelle comme la forme analysée d'un seul et unique concept, on n'est pas en mesure de reconnaître et de discuter sérieusement le problème de la complétude. On pourrait dire que, pour le Carnap de la période pré-gödelienne, la question de savoir si la vérité mathématique est ou non la même chose que la démontrabilité fait partie de ces disputes philosophiques probablement impossibles à terminer et dans lesquelles il souhaite, autant que possible, éviter d'entrer. Gödel, qui était convaincu *a priori* que les deux concepts sont différents, était dans une position bien meilleure pour chercher et trouver le moyen de les comparer réellement ; et il a montré que la question que Carnap cherchait plutôt à contourner pouvait bel et bien être résolue (négativement), et même l'être de façon démonstrative : dans n'importe quel système formel suffisamment puissant pour contenir l'arithmétique, la classe des propositions arithmétiques vraies contient au moins un élément que la classe des propositions arithmétiques démontrables ne contient pas.

Pour un réaliste comme Gödel, avant que l'on ait introduit une notion de démontrabilité quelconque, on doit admettre que les propositions mathématiques décrivent des états de choses dans un univers mathématique et la démonstration est seulement l'instrument qui nous permet de reconnaître leur vérité. Carnap démontre, dans le manuscrit de 1928, un résultat qui pourrait sembler à première vue équivalent au théorème de complétude du calcul des prédicats du premier ordre, à savoir qu'un système axiomatique non contradictoire est satisfait (*erfüllt*), ou encore a un modèle. Mais les apparences sont trompeuses, parce qu'il reste nettement en deçà d'une confrontation réelle entre deux notions dont l'une (la démontrabilité formelle) est comprise clairement comme syntaxique et l'autre (la validité logique) clairement comme sémantique.

Une des choses qui manquent la plupart du temps dans les discussions de cette époque est une distinction claire entre deux espèces de conséquence logique, que l'on peut appeler respectivement la conséquence *déductive* et la conséquence *sémantique*. Le premier concept correspond à la dérivabilité formelle par l'appli-

cation de règles qui n'impliquent que des transformations de l'espèce que Tarski appelle « purement structurale ». Le deuxième est plus proche du concept de conséquence, tel qu'il est utilisé habituellement, et c'est lui qui, d'après Tarski, représente le concept de conséquence proprement dit. Les logiciens, remarque Tarski, ont pensé qu'il devait être possible, en étendant de façon appropriée les règles formelles utilisées dans la construction de théories déductives, de parvenir à une notion de conséquence, au premier sens, qui épuise complètement le contenu du concept de conséquence, au sens originaire et intuitif du terme. Or c'est une espérance à laquelle nous savons, depuis la démonstration du théorème d'incomplétude de Gödel, que nous sommes contraints de renoncer. Et c'est, d'après Tarski, à Carnap que nous devons la première tentative de définition précise du concept, utilisé jusqu'alors de façon essentiellement intuitive, de conséquence proprement dit. Elle est donnée dans *La Syntaxe logique du langage* (1934). Ce que Gödel avait fourni auparavant, en 1929, avec le théorème de complétude est la démonstration du fait que, si la formule et la théorie T sont toutes les deux du premier ordre, il existe une notion mathématiquement précise de la « démontrabilité formelle d'une formule à partir de T », qui est capable de représenter exactement la notion intuitive de « résulte de T en vertu des seules lois de la logique », le deuxième concept étant compris d'une façon qui, bien qu'elle reste essentiellement intuitive, est néanmoins suffisamment précise pour que la comparaison soit possible.

Sur les quatre problèmes mentionnés par Hilbert dans la conférence fameuse qu'il a donnée à Bologne le 8 septembre 1928, Gödel a résolu le quatrième (celui de la complétude sémantique du calcul des prédicats du premier ordre) en 1929 et les trois premiers (celui de l'obtention d'une démonstration de consistance finitaire pour la partie fondamentale de l'analyse, ou pour le calcul fonctionnel du second ordre, celui de l'extension de la démonstration à des calculs fonctionnels d'ordre supérieur et celui d'une démonstration de complétude pour les systèmes de la théorie des nombres et de l'analyse) en 1930, par un cheminement que Hao Wang décrit de la façon suivante : « (1) G[ödel] a divisé en deux le problème difficile consistant à démontrer la consistance de l'analyse par des méthodes finitistes. (2) Il a choisi d'attaquer d'abord le problème plus déterminé de la consistance relative. (3) Il a noté que la vérité dans la théorie des nombres n'est pas définissable dans la théorie des nombres. (4) Il a découvert des propositions indécidables en considérant la démontrabilité formelle à la place de la vérité. (5) Finalement, il s'est rendu compte que l'énoncé de la consistance était lui-même également une proposition indécidable. De façon étonnante, en s'attaquant à la moitié du problème, il a été amené par un chemin qui était plutôt sans douleur à régler chacun des trois problèmes (1, 2 et 3), mais avec des réponses opposées aux attentes de Hilbert ».

Ce qui est effectivement étonnant et, du point de vue historique, fascinant est le peu de temps et le peu d'effort (apparent) qui lui ont été nécessaires pour clarifier de façon décisive une situation particulièrement embrouillée et incer-

taine. En 1930, dans son exposé à Königsberg sur la complétude (sémantique) du calcul des prédicats du premier ordre, il termine en signalant une conséquence importante concernant la relation de la complétude syntaxique avec la catégoricité qui peut être déduite de son résultat. Il y a de bonnes raisons d'interpréter ce qu'il veut dire, quand il parle d'une application qui peut être faite de ce qu'il a démontré à la « théorie générale des systèmes d'axiomes », comme une sorte de réponse implicite ou d'écho aux considérations développées dans le manuscrit de Carnap qu'il avait eu l'occasion de lire et de discuter. On retrouve, dans le passage concerné, le vocabulaire de Carnap et un des problèmes auxquels il s'était attaqué en 1928.

Gödel affirme, sans donner explicitement la démonstration (mais elle est évidente), qu'en vertu de la complétude, si une théorie du premier ordre est catégorique, alors elle est syntaxiquement complète. Il explique que, si on pouvait dire la même chose d'une logique d'ordre supérieur L , autrement dit, si on pouvait démontrer qu'elle est complète, alors toute théorie dont la logique sous-jacente est L serait syntaxiquement complète. Étant donné que l'arithmétique de Peano formulée dans la logique du second ordre est catégorique, il résulte de cela que, si la logique d'ordre supérieur est complète, il y aura un système d'axiomes syntaxiquement complet pour l'arithmétique de Peano. Gödel affirme, sur la base du théorème d'incomplétude qu'il a démontré par ailleurs, que cela n'est pas possible. On peut conclure de cela qu'il n'y a pas de système d'axiomes complet (sémantiquement) pour la logique d'ordre supérieur.

L'existence de propositions indécidables dans les systèmes considérés dans le mémoire de 1931 est liée au fait que la classe des propositions arithmétiques démontrables peut y être définie, alors que la classe des propositions arithmétiques vraies ne le peut pas. En montant d'un degré supplémentaire dans la hiérarchie des types, on peut, dit Gödel, obtenir une définition de la classe W des nombres entiers qui ont la propriété d'être des nombres de Gödel de propositions vraies dans le système antérieur. Le problème de la définition de la vérité est évoqué à différentes reprises par Gödel et il est abordé notamment dans un commentaire qu'il a envoyé le 28 novembre 1932 à Carnap sur le manuscrit de la Deuxième Partie de *La Syntaxe logique du langage*, qui portait à ce moment-là le titre de « Sémantique ». Dans cette Deuxième Partie, Carnap essayait de donner une définition de la vérité pour les propositions purement mathématiques d'un langage qui incorporait la théorie des types, c'est-à-dire, dans la terminologie de l'auteur, une définition d'« analytique » pour ce langage. Gödel donne un satisfecit à Carnap pour la façon dont il a compris et appliqué ses remarques antérieures sur la définition d'« analytique », et il formule des observations qui présentent un intérêt spécial, pour des raisons que Warren Goldfarb explique de la façon suivante : « Ces remarques complètent la note 48a de Gödel 1931 [...], où Gödel dit que l'addition du type ω au système de la théorie des types rendrait décidables les propositions indécidables qu'il construit. Cela suggère que Gödel avait vu comment construire une définition de la vérité pour le langage de la

théorie des types dès 1931, autrement dit, avant que Tarski ne commence à publier ses résultats sur le sujet. Cela montre également une différence d'attitude par rapport à Tarski, puisque Tarski *croyait* [alors que Gödel, apparemment, ne le croit pas] que la définition de la vérité fournissait une clarification du concept de vérité, tel qu'il est appliqué à des langues formalisées. Qui plus est, l'affirmation de Gödel selon laquelle le concept d'"ensemble arbitraire" est problématique dans ce contexte semble indiquer qu'il pourrait, à cette époque, ne pas avoir soutenu tout à fait la conception platonicienne forte qu'il a défendue dans les années suivantes ».

Du point de vue historique, il est difficile, même aujourd'hui, de reconstituer exactement les origines et le déroulement de ce qu'on peut appeler la « révolution sémantique » et de déterminer avec précision la part qu'y ont prise respectivement Carnap, Tarski et Gödel. Même en ce qui concerne l'attitude de Gödel lui-même à l'égard de la notion de vérité, certaines incertitudes subsistent. Il est possible qu'au moment où il a rédigé le mémoire de 1931, il ait préféré s'en tenir à un usage essentiellement heuristique du concept de vérité et qu'il se soit posé des questions sur le statut exact de ce concept, sur la possibilité de le définir de façon exacte et sur l'usage légitime que l'on peut en faire. On s'est concentré longuement, dans le cours, sur les deux questions « Qui, de Carnap, Gödel et Tarski, a fait exactement quoi ? » et « Qui savait exactement quoi à tel ou tel moment ? » ; et on a essayé, en tenant compte de toutes les informations dont on peut disposer aujourd'hui, d'y répondre avec le maximum de clarté et de précision possible.

C'est une chose bien connue et rappelée à maintes reprises par Gödel lui-même que ses résultats n'ont trait qu'à la question de l'indécidabilité relative, et non de l'indécidabilité absolue, de propositions mathématiques. Ce qui est établi par eux est uniquement l'indécidabilité de certaines propositions mathématiques par rapport à un système formel déterminé ou une classe de systèmes formels d'une certaine sorte. La question de savoir s'il ne pourrait pas exister, en outre, des propositions mathématiques absolument indécidables, c'est-à-dire telles que l'esprit humain serait incapable de les décider par quelques moyens que ce soit n'est donc aucunement résolue par là et reste, d'une certaine façon, entière. Même si Gödel a toujours été parfaitement clair sur ce point, la confusion entre les deux espèces d'indécidabilité a joué un rôle non négligeable dans l'incompréhension dont il a été victime de la part de lecteurs comme Finsler, Zermelo et beaucoup d'autres ; et elle est encore commise fréquemment aujourd'hui, ce qui a pour conséquence que le théorème de Gödel est utilisé souvent de façon abusive pour affirmer l'existence de limites imposées au raisonnement mathématique ou même à la pensée mathématique en général, alors que Gödel a toujours souligné, au contraire, que les limites dont il s'agit ont trait uniquement à la *mécanisation* du raisonnement mathématique, et non au raisonnement ou à la connaissance mathématiques eux-mêmes.

Sur la question de savoir s'il pourrait ou non exister des propositions mathématiques absolument indécidables, Gödel ne paraît pas avoir eu d'un bout à l'autre de son itinéraire intellectuel une attitude identique. Il a, semble-t-il, admis pendant un temps qu'il pourrait, le cas échéant, exister des propositions de cette sorte. Mais c'est une éventualité qu'il a finalement écartée de la façon la plus ferme qui soit, reprenant ainsi à son compte ce que l'on peut appeler le principe hilbertien de l'« optimisme rationaliste », d'après lequel il n'y a pas et il ne peut pas y avoir d'*ignorabimus* en mathématiques. Comme le dit Hilbert, « nous pouvons savoir et nous saurons ». Pour Gödel, cela reste vrai même dans le cas de la théorie des ensembles : non seulement les axiomes de la théorie décrivent une réalité bien déterminée dans laquelle une proposition pour l'instant non décidée comme l'hypothèse du continu est vraie ou fausse, mais encore il n'y a pas de raison de renoncer à l'espoir de la décider un jour par l'adjonction d'axiomes appropriés à ceux qui sont utilisés pour le moment. Autrement dit, l'indécidabilité n'a, là non plus, probablement rien d'absolu et de définitif. Elle est relative aux moyens et aux instruments dont nous disposons à un moment donné pour décider et elle reflète seulement le caractère relativement imprécis et incomplet de la perception que nous avons du concept d'ensemble. La question se pose néanmoins, bien entendu, de savoir s'il n'y a, fondamentalement, qu'une seule et unique espèce d'indécidabilité ou s'il n'y en a pas, en réalité, au moins deux : celle des propositions arithmétiques dont il est question dans le mémoire de 1931, qui peuvent être reconnues comme vraies par un argument métamathématique et rendues, en outre, décidables par une extension naturelle et évidente du système formel considéré, et celle de certaines propositions de la théorie des ensembles comme l'hypothèse du continu, pour lesquelles cela ne semble pas être le cas.

« Il s'avère, observe Gödel, que, quand on entreprend de formuler de façon systématique les axiomes des mathématiques, des axiomes toujours nouveaux deviennent sans cesse évidents, qui ne suivent pas de façon logique formelle de ceux qui ont été énoncés jusqu'alors ». Par conséquent, les théorèmes de limitation n'excluent pas que « néanmoins de cette manière toute question mathématique clairement posée qui appelle une réponse par oui ou non soit résoluble, car justement cette accession à l'évidence d'axiomes toujours nouveaux sur la base des concepts fondamentaux est une chose qu'une machine ne peut pas imiter ». Or, d'après Gödel, il se trouve qu'« il y a en vérité aujourd'hui le commencement d'une science qui affirme posséder une méthode systématique pour une telle clarification de sens [qui nous permet d'étendre la connaissance des concepts abstraits], et c'est la phénoménologie qui a été fondée par Husserl ». Une des choses dont une machine est sûrement incapable est la clarification phénoménologique du sens qui conduit à la formulation de nouveaux axiomes évidents, indépendants de ceux qui avaient été introduits jusque-là. Mais si l'on tient compte de cette possibilité qu'a l'esprit humain, il n'y a pas de raison de croire qu'il pourrait exister des questions absolument indécidables pour lui.

On s'est interrogé longuement, dans la suite du cours, sur les relations exactes qui existent entre le platonisme mathématique et le refus d'admettre l'existence possible de propositions mathématiques intrinsèquement indécidables. À première vue, le réalisme inciterait plutôt à donner une réponse positive à cette question : s'il y a une réalité mathématique qui est comparable à la réalité physique et, comme elle, indépendante de l'esprit humain, il ne semble pas y avoir de raison qui autorise à décréter *a priori* qu'elle est intégralement connaissable et que toute proposition douée de sens qui peut être formulée à son sujet sera décidée tôt ou tard. Quelles raisons avons-nous de croire que la perception, imprécise et incomplète, que nous avons de certains concepts mathématiques est susceptible de devenir un jour tout à fait précise et complète et capable de nous conduire à des axiomes qui nous permettront de décider finalement toutes les questions qui sont susceptibles de se poser ? Pour exclure l'existence de propositions mathématiques absolument indécidables, il faut donc ajouter un principe supplémentaire à celui du réalisme, un principe qui autorise à postuler une sorte de transparence complète de la réalité mathématique pour l'esprit humain. On a examiné les origines, la signification exacte et la plausibilité d'un principe de cette sorte.

La dernière partie du cours a été consacrée à certains aspects du réalisme mathématique de Gödel, et plus précisément aux relations qu'il a cherché à établir entre sa position et la phénoménologie transcendantale de Husserl. Gödel a commencé à s'intéresser de près à Husserl à partir de 1959 et il semble que ce qu'il a trouvé chez lui soit, pour l'essentiel, une reformulation philosophiquement plus professionnelle et plus sophistiquée des idées qu'il avait développées lui-même auparavant, en particulier de son réalisme. Il s'est apparemment convaincu que l'idéalisme transcendantal, dans la version husserlienne, constituait, du point de vue philosophique, le cadre approprié pour la formulation de ses propres convictions réalistes. Mais cela soulève un problème redoutable, sur la discussion duquel s'est achevé le travail de cette année. Gödel pourrait-il avoir effectué lui-même, peut-être sans s'en rendre tout à fait compte, une sorte de conversion du réalisme à l'idéalisme, qui est à peu près du même genre que celle de Husserl après les *Recherches logiques* ? Ou bien a-t-il pris conscience du fait que l'idéalisme transcendantal, dans la version qu'en propose le deuxième Husserl, était, du point de vue philosophique, le véritable nom de la conception qu'il avait toujours défendue auparavant et que l'on serait plutôt tenté d'identifier, pour ce qui concerne la philosophie des mathématiques, à une forme de réalisme naïf ou dogmatique ? Autrement dit, est-ce bien d'une forme d'idéalisme transcendantal, et non pas plutôt du réalisme transcendantal que Gödel était finalement le plus proche ?

B. Séminaire

Sur les treize séances du séminaire de cette année, cinq ont été assurées par des intervenants extérieurs et les huit autres par Jacques Bouveresse. Les

conférenciers extérieurs étaient Michel Baudoin, professeur au Lycée de Maubeuge, « Musil et la critique des philosophies morales » (16 février 2005), Sandra Laugier, professeur à l'Université de Picardie (Amiens), « Concepts moraux et connaissance morale : Cavell et Diamond sur le non-cognitivism » (2 mars 2005), Thomas Pavel, professeur à l'Université de Chicago, « Compréhension et vraisemblance » (23 mars 2005), Gérard Malkassian, professeur au lycée Paul Valéry, « La pertinence de l'approche philosophique d'une œuvre littéraire : le cas de Kafka » (6 avril 2005), et Jacques Hoarau, professeur au Lycée François Villon, « Esthétique, connaissance et valeur » (13 avril 2005).

Le thème général choisi pour le séminaire était « La littérature, la connaissance et la philosophie morale ». Valéry a contesté, dans une critique qui est restée à juste titre fameuse, ce que l'on peut appeler l'aspect mimétique de la littérature, la possibilité pour l'œuvre littéraire de réussir à représenter la réalité, ce qui, d'après lui, est vrai aussi bien pour la réalité morale que pour la réalité naturelle. La fonction et la valeur de la littérature doivent donc être cherchées ailleurs que dans l'aspect référentiel ou dans l'aspect moral. Cette dénonciation de la fonction représentationnelle et cognitive de la littérature, qui concerne aussi bien le roman (et le récit en général) que, pour des raisons différentes, la poésie, a eu des conséquences importantes et durables à la fois pour la littérature et pour la critique (voir sur ce point le livre de William Marx, *Naissance de la critique moderne*, La littérature selon Eliot et Valéry, Artois Presses Université, 2002) ; et elle a encouragé notamment l'affirmation résolue de l'autonomie complète de l'objet littéraire contre les prétentions de la critique d'inspiration réaliste, humaniste et moraliste. Mais depuis quelque temps, la réhabilitation de l'aspect référentiel et humaniste que semble comporter, malgré tout, bel et bien la littérature est apparemment à l'ordre du jour, la valeur de connaissance du texte littéraire est prise à nouveau au sérieux et les théories cognitivistes de la littérature ont retrouvé un certain crédit.

On s'était intéressé dans les séminaires des années précédentes, sous le titre « Temps, récit et fiction », essentiellement à la réintroduction et à la réhabilitation de l'aspect référentiel, et du même coup à la critique du structuralisme et du déconstructionnisme avec laquelle elles vont de pair. Le travail de l'année 2004-2005 a été consacré spécialement à la question de la contribution que la littérature est susceptible d'apporter à la connaissance morale et aux relations qu'elle entretient ou, en tout cas, devrait, semble-t-il, entretenir avec la philosophie morale. Zola pouvait écrire en 1879 : « La vérité est que les chefs d'œuvre du roman contemporain en disent beaucoup plus long sur l'homme et sur la nature que de graves ouvrages de philosophie, d'histoire et de critique. L'outil moderne est là ». Zola affirmait également que le romancier devait dorénavant se concevoir comme une sorte de « docteur ès sciences morales ». Or, comme l'a souligné notamment Martha Nussbaum, la théorie littéraire récente a manifesté une absence d'intérêt qui peut sembler à première vue très surprenante pour une

dimension de la littérature qui jusque là avait toujours semblé d'une importance cruciale, à savoir la dimension pratique.

On ne peut sûrement pas lui reprocher de ne pas s'être suffisamment référée à la philosophie et inspirée d'elle. Elle l'a fait abondamment, même si ce n'est peut-être pas toujours avec discernement. Mais c'est un fait que, quand on passe de la théorie de la connaissance et de la philosophie du langage à l'éthique, la situation devient complètement différente. Et c'est une chose qui est difficile à comprendre, si l'on prend au sérieux le renouveau spectaculaire que la philosophie morale a connu dans les dernières décennies et que la littérature et la théorie littéraire semblent avoir jusqu'à présent à peu près complètement ignoré. Les raisons du divorce qui semble exister entre la littérature et la philosophie morale sont nombreuses et relativement connues. Un rapprochement doit-il s'effectuer, dans l'intérêt de l'une et de l'autre, et y a-t-il des raisons de croire qu'il pourrait commencer à s'effectuer ? Poser cette question, c'est se demander, d'une part, si, quand on cherche à rétablir le lien qui semble avoir existé autrefois entre la littérature et l'entreprise de la connaissance, au sens propre du terme, ce n'est pas avant tout à la connaissance pratique, plutôt que, comme on l'a fait trop souvent, à la connaissance théorique, que l'on doit songer ; et, d'autre part, quel genre de contribution, d'une espèce qui n'appartient qu'à elle et qui n'est possible que par les moyens spécifiques dont elle dispose, la littérature est en mesure d'apporter à la connaissance pratique.

Bien entendu, si l'on adopte une conception de l'éthique du type de celle que Wittgenstein a défendue (ou en tout cas suggérée) dans le *Tractatus logico-philosophicus*, il est tout à fait possible pour la littérature d'entretenir un lien réel et même essentiel avec l'éthique sans pour autant avoir à formuler des propositions éthiques et des évaluations éthiques quelconques sur ce dont elle parle, ce qui écarte toute tentation et tout risque de confondre une littérature morale avec une littérature moralisatrice. L'éthique, n'ayant pas d'objet proprement dit et n'étant pas susceptible de se constituer en un domaine d'études particulier, n'est pas susceptible d'empiéter sur un terrain qui n'est pas le sien et il n'y a par conséquent pas de risque qu'elle se trouve introduite abusivement comme une sorte de corps étranger dans un domaine, en l'occurrence celui de la littérature, où elle n'a en réalité rien à faire.

Iris Murdoch, dans un entretien de 1978 sur « Philosophie et littérature », constatait qu'« un motif profond pour faire de la littérature ou de l'art d'une espèce quelconque est le désir de triompher du caractère informe du monde et de se ragaillardir en construisant des formes à partir de ce qui sans cela pourrait sembler une masse de débris dénués de sens ». Elle avait incontestablement raison d'attirer l'attention sur la relation qui existe entre le problème de la forme et celui de la valeur, et sur la façon dont on peut espérer réussir à triompher de l'absence de sens, et du même coup également de valeur, par l'imposition d'une forme à un matériau qui initialement ne semblait pas en posséder. Elle insistait, du reste, également sur le fait que, tout comme nous sommes d'une certaine

façon toujours déjà dans la littérature, nous sommes aussi toujours déjà dans la morale, et à peu de chose près pour les mêmes raisons : « Il est important de se souvenir que le langage est un moyen d'expression moral, presque tous les usages du langage véhiculent de la valeur. C'est une des raisons pour lesquelles nous sommes presque toujours moralement actifs. La vie est imbibée de morale, la littérature est imbibée de morale. Si nous essayions de décrire cette pièce, nos descriptions seraient naturellement porteuses de toutes sortes de valeurs. La valeur n'est expulsée que de façon artificielle et avec difficulté du langage à des fins scientifiques ».

La distinction traditionnelle du fait et de la valeur n'est plus guère aujourd'hui acceptée sans réticence et prise tout à fait au sérieux par qui que ce soit. Un des derniers livres de Hilary Putnam s'intitule *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy* (2002). Certains vont même jusqu'à parler d'un effondrement non pas seulement de la dichotomie, mais également de la distinction fait/valeur elle-même, ce qui est certainement aller un peu vite en besogne. L'abandon de la dichotomie peut signifier soit que les jugements de valeur sont susceptibles d'être aussi objectifs que peuvent l'être les jugements de fait (c'est ce que pense Putnam), soit, au contraire, que les jugements de fait pourraient être en fin de compte aussi subjectifs que sont censés l'être la plupart du temps les jugements de valeur. La tendance des romanciers de l'espèce qu'on appelle « réaliste » a été généralement de penser que se risquer à formuler des jugements de valeur constituerait, de la part de l'auteur, un manquement à la l'objectivité et à la vérité, et que le devoir de neutralité éthique s'imposait par conséquent à lui. Pour continuer à être dans le vrai, il faut s'en tenir jusqu'au bout à la simple description des faits et ne faire intervenir la connaissance morale que sous la forme d'une connaissance des seuls *faits* de la vie morale, sans aucune intention prescriptive ou normative.

Le problème se pose évidemment de façon bien différente si l'on admet que la sphère de l'objectivité ne se réduit nullement à celle de la factualité. Un des objectifs principaux du séminaire était de faire progresser quelque peu la discussion de trois questions principales : (1) Dans quelle mesure peut-on parler d'une connaissance morale et jusqu'à quel point peut-on se sentir autorisé à la considérer, elle aussi, comme objective ? (2) Quelle genre de contribution spécifique la littérature est-elle susceptible d'apporter à la connaissance morale ainsi comprise ? (3) Dans quelle mesure et pour quelle raison, la connaissance morale, dans ce qu'elle comporte de plus subtil, est-elle soumise à l'obligation de se présenter sous les traits d'une connaissance liée à la forme, et plus précisément à la forme littéraire ?

PUBLICATIONS

A. *Ouvrages*

— *Langage, perception et réalité*, tome 2, Physique, phénoménologie et grammaire, Éditions Jacqueline Chambon, Nîmes, 2004.

— *Essais IV*, Pourquoi pas des philosophes ?, Éditions Agone, Marseille, 2004.

B. *Articles et conférences*

— « L'art d'avoir raison », contribution au volume des Actes du Colloque international sur Schopenhauer (Université Paris I, 14-15 novembre 2003), à paraître (octobre 2005).

— « On the Meaning of the Word "Platonism" in the Expression "Mathematical Platonism" », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. CV, 2005, pp. 55-79.

— « La littérature, la connaissance et la philosophie morale », conférence inaugurale du Centre Marc Bloch, Berlin, 29 octobre 2004.

— « La philosophie aujourd'hui », conférence-débat organisée par la Librairie Camponovo et l'Université de Franche-Comté, Besançon, 25 novembre 2004.

— « Langage et illusion », conférence donnée à la Villa Gillet (Lyon), 18 janvier 2005 (à paraître dans les *Cahiers* de la Villa Gillet).

— « "Et Satan conduit le bal..." : Kraus, Hitler et le nazisme », préface à Karl Kraus, *Troisième Nuit de Walpurgis*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, Éditions Agone, Marseille, 2005, pp. 24-177.

— « Bourdieu, Pascal, la philosophie et la critique de l'illusion scolastique », conférence donnée au Colloque sur « L'inconscient académique », Genève, 10 mars 2005 (à paraître).

— « "Apprendre à voir des abîmes là où sont des lieux communs" : le satiriste et la pédagogie de la Nation », contribution à la *Journée Karl Kraus*, Collège de France, 29 mars 2005 (à paraître).

— « Wittgenstein et le problème de la couleur », contribution au Colloque organisé par la Maison Heinrich Heine, 14 avril 2005 (à paraître).

— « Helmholtz : la philosophie, le problème des deux cultures et l'importance de l'éducation du public profane », *Philosophia Scientiae*, Vol. 9, Cahier 1 (2005), pp. 49-57.

— « Masse, puissance et résistance », contribution au Colloque sur Elias Canetti, Bibliothèque Nationale de France, 16-18 juin 2005.

— « Karl Kraus et nous : La réalité peut-elle dépasser la satire ? », à paraître dans la revue *Agone* (automne 2005).